Maurice T. Maschino

mensonges à deux

CALMANN-LÉVY

1998757 1

MENSONGES À DEUX

8°R 114439

DL- 27.04.1995 07.965

ISBN 2-7021-2456-9
© Calmann-Lévy, 1995

MAURICE T. MASCHINO

MENSONGES À DEUX

CALMANN-LÉVY

DU MÊME AUTEUR

Le Refus, Maspero, 1960.
L'Engagement, Maspero, 1961.
L'Algérie des illusions, en collaboration avec Fadéla M'Rabet, Robert Laffont, 1972.
Le Reflux, précédé d'un entretien avec Francis Jeanson, P.J. Oswald, 1975.
Sauve qui peut, démocratie à la française (recueil d'enquêtes parues dans *Le Monde diplomatique*), Savelli, 1977.
Votre désir m'intéresse, enquête sur la pratique psychanalytique, Hachette-littérature, 1982.
Vos enfants ne m'intéressent plus, Hachette-littérature, 1983.
Voulez-vous vraiment des enfants idiots? Hachette-littérature, 1984.
Savez-vous qu'ils détruisent l'Université? Hachette-littérature, 1984.
Êtes-vous un vrai Français? Grasset, 1989.
«Allez-y doucement, camarades!», ou L'amour chez les Soviets, Robert Laffont, 1991.
L'École, usine à chômeurs, Robert Laffont, 1992.
Quand les profs craquent, Robert Laffont, 1993.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

À celle qui ne m'a jamais menti.

« Dans l'amitié comme dans l'amour, on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore que par celles que l'on sait. »

LA ROCHEFOUCAULD

« C'est une des curiosités de la nature humaine, alors que tous les gens sont menteurs, qu'aucun d'eux ne tolère qu'on le qualifie de cette épithète. »

R.L. STEVENSON

EN GUISE D'AVANT-PROPOS

Y eut-il jamais couple plus uni que celui de Jeanne et de Vincent? Homme plus attentionné, femme plus épanouie? Après trente ans de mariage, ils s'offraient encore des « week-ends galants » dans les auberges d'Ile-de-France, et quand leurs nuits n'étaient pas pleines de « débordements et de folies », elles baignaient dans « la plus chaude tendresse ».

Ils se sont connus à la Sorbonne, dans les années cinquante. Le temps de terminer leurs études, de trouver un emploi et, pour Vincent, de « faire son service », ils se disent qu'ils sont « vraiment faits l'un pour l'autre », et ne se trompent pas.

« Tous ceux qui nous connaissaient nous admiraient et nous enviaient, dit Jeanne. Autour de nous, beaucoup de couples se séparaient, les hommes *couraient*, évidemment. Les femmes se lamentaient, parfois se vengeaient. Que de fois j'ai dû consoler des copines! Vincent et moi, nous nous entendions merveilleusement bien, nous nous parlions beaucoup, et notre vie sexuelle, qui se prolongea jusqu'à la fin, fut une réussite parfaite. »

Ils s'apprêtaient à prendre leur retraite et à continuer de s'aimer d'amour tendre dans la vieille ferme qu'ils venaient d'acquérir en Provence, quand Vincent tomba malade; atteint d'un cancer qui ne tarda pas à se généraliser, il mourut en quelques mois.

Désemparée, « cherchant désespérément un point d'appui pour se tenir debout », comme elle l'écrit dans

son journal, Jeanne, deux ans après, n'en finit pas de « glisser » et, à peine relevée, trébuche de nouveau : « C'est affreux, dit-elle en me montrant une lettre. Pourquoi Vincent, qui de son vivant ne m'a jamais blessée, s'acharne-t-il contre moi dans la mort? Pourquoi a-t-il fait de notre conte de fées un cauchemar? »

En classant les dossiers de son mari, Jeanne en effet tomba un jour sur une lettre, « un papier bleu, étrange, que Vincent n'utilisait jamais. Sans même l'avoir lue, je tremblais en l'ouvrant. Dès les premiers mots, je chavirai dans l'horreur. » Ces mots d'amour que son mari écrivit à une autre, elle les sait par cœur : « Ma chérie, ton appel m'a bouleversé. Ta voix, soudain, après un silence de deux ans... Oui, je t'aime toujours. Mais il est trop tard. Je vais avoir cinquante-huit ans : dans deux ans, je prends ma retraite. Nous devons nous séparer pour toujours... »

Coup de tonnerre dans un ciel bleu. Coup de gong. Coup de massue : « Je ne sais comment dire, poursuit Jeanne. Toute ma vie s'effondrait. J'étais assommée. Niée dans mon amour et humiliée. Comme si Vincent m'avait giflée. » Quoi? Ce mari si aimant, un Tartuffe? Cet « homme franc et loyal », un menteur? Cet être exceptionnel, un coureur de jupons? Ce Tristan, un don Juan? « L'idole s'est brisée », soupire-t-elle... Depuis, épluchant page par page carnets, livres, dossiers, elle n'a de cesse de reconstituer l'histoire vraie de son couple.

Confrontant les dates, recollant des bribes... « Déjeuné avec M.P., soirée au théâtre avec Jeanne... M.P. part en Grèce, nous en Italie »... elle réussit à situer dans le temps ce qui ne fut pas une passade, mais un autre amour, dura cinq ans et commença « une année particulièrement faste, puisque après avoir séjourné chez nous, ma mère entrait dans une maison de retraite; entre Vincent et moi, ce fut un vrai renouveau ».

Grâce à M.P.? Jeanne ne saura jamais, et ne veut plus rien savoir. Ou s'y efforce : « Si je vous disais

comme cette femme me hante, parfois! Comment s'appelle-t-elle? Marie-Paule? Marie-Pierre? Quel visage a-t-elle? Quelle voix? Peut-être habite-t-elle dans ce quartier... Mais qu'avait-elle donc pour me voler mon homme? »

Si elle souffre encore, « par crises, quand tout remonte », et ne comprend toujours pas « comment on peut se tromper de la sorte sur la personnalité d'un être avec lequel on vit quarante ans », Jeanne commence enfin à « sortir du tunnel ». Cet été, elle a rencontré « un monsieur très bien », avec lequel elle s'est découvert beaucoup d'affinités intellectuelles. « Nous avons fait de longues promenades, et beaucoup parlé... Il ne s'est rien passé, mais ça m'a fait plaisir... Je peux plaire encore. »

Et se tromper, de nouveau? « Après tout, dit-elle, s'il faut (se) mentir pour être heureux... N'est-ce pas Flaubert qui estime que *le bonheur est un mensonge*? »

Des « économies de vérité »

Le mensonge, fondement du couple? L'un des moyens les plus courants et les plus efficaces, s'il est manié avec aisance, pour tenir ensemble, dans l'illusion de la plus parfaite entente, deux êtres que tout (ou beaucoup) commence à éloigner? Un artifice pour colmater des brèches qui risquent, à la longue, de devenir des crevasses?

L'hypothèse peut paraître absurde : si l'on aime, on ne ment pas. Comment, même, peut-on y songer? Amour, confiance, c'est tout un. Soit. Mais conjuguer amour et vérité peut paraître tout aussi indéfendable : que devient la liberté d'un être obligé de vivre à découvert? Si le droit à l'autonomie est l'un des droits fondamentaux de la personne, est-il plus moral d'exiger qu'elle y renonce en ne mentant pas, que d'accepter qu'elle l'exerce en mentant? Que devient également le

respect de l'autre, si on lui assène les vérités les plus blessantes ?

A moins de se mettre des œillères idéologiques, force est de constater que la plupart des couples, volontiers intégristes dans leur discours, mais très pragmatistes dans leur conduite, prennent avec les principes qu'ils affichent un certain nombre de libertés, et que, dans l'enchevêtrement d'émotions, de représentations et d'attentes qui les lie, le mensonge – celui qu'on se fait, celui qu'on fait à l'autre – tient une place non négligeable.

En fait, c'est moins la chose qui choque, que le mot. Rares sont ceux qu'il ne « gêne » pas, tel Philippe Sollers : il « ne men(t) jamais, assure-t-il, mais di(t) rarement la vérité », et se gausse gentiment des malhabiles qui ne savent bien jouer ni d'un registre ni de l'autre : « Ou le mensonge est un savoir-faire conscient, ou c'est quelque chose avec quoi on ne sait pas faire. Mais alors, on ne sait pas faire non plus avec la vérité. »

Comme Claudie, par exemple, qui affirme péremptoirement qu' « il faut toujours dire la vérité », puis, oubliant la langue de bois de la morale, avoue qu'elle se garde bien de déclarer à son mari qu'elle a un amant. C'est donc un mensonge ? « Enfin, si vous voulez ! Ou en creux, puisque je ne formule aucune contrevérité. » Aurais-je parlé de « jardin secret », elle aurait certainement opiné, et se serait découverte, comme tout le monde, une âme de jardinier...

Brutalisés par deux mille ans de dogmatisme judéo-chrétien, soumis dès l'enfance à un véritable dressage – où se mêlent, du côté des dresseurs, les raisons les plus diverses, et les plus éloignées de tout souci moral : curiosité, « voyeurisme », désir de domination et de manipulation –, nous avons généralement du mal, constate le psychanalyste Michel de M'Uzan, à « échapper aux catégorisations éthiques ». Mais pour peu qu'on veuille comprendre, et non pas condamner, « il est souhaitable d'y arriver ».

On y arrive un peu, si, pour épargner la susceptibi-

lité de l'interlocuteur, ou mettre en sourdine sa propre culpabilité, on utilise d'autres termes. Plus « nuancés », plus « discrets ». Parle-t-on d'*accommodements*, d'*approximations*, d'*allusions*, de *non-dits*, *mal-dits* ou *mal-entendus*, de *silences* ou même de *demi-vérités*, on choque moins.

Si on ajoute, avec maître Charrière-Bournazel, que dans un couple, il y a beaucoup moins de mensonges, « au sens agressif, destructeur et négateur du terme », que des « économies de vérité », on indispose encore moins. Et si l'on déclare, avec maître Soulez-Larivière, que « le mensonge n'est qu'un accessoire parmi d'autres, qui fait partie d'un dispositif d'organisation de la souffrance », on est sûr d'être approuvé. Ceux qui mentent péniblement sont soulagés, ceux qui mentent cyniquement, deux fois absous. Jeux de cache-cache avec les mots. Et avec soi. Preuve de plus que nous sommes tellement dans le mensonge qu'il nous faut, pour tenter d'en parler en termes de vérité, continuer à nous mentir un peu...

On essaiera, dans les pages qui suivent, de ne pas (trop) ruser. En utilisant le terme *mensonge* dans ses acceptions les plus variées : *gruger quelqu'un, (se) raconter des histoires, vivre dans la fausseté* et qui toutes ont en commun de désigner ce qui est contraire à la vérité : une *feinte*, une *ruse*, une *fable*.

Imposture, duplicité, faribole, fiction : esthétique ou fonctionnel, subtil ou grossier, pieux ou pervers, triste ou joyeux, conscient ou inconscient, par omission ou par action, le mensonge désigne toujours une assertion, une croyance, une manière d'être ou de faire, une façon de vivre, qui ont pour but ou comme conséquence, quelles que soient leurs raisons, d'occulter ce qui est.

« Écrivain ch. témoignages... »

Analyser le mensonge du couple, ou dans le couple – un mensonge, faut-il le préciser? qui ne se réduit pas à

la « tromperie » –, s'interroger sur ses causes et ses effets, essayer d'en déterminer le bien-ou le mal-fondé, tel est l'objet de cet ouvrage.

Comme toute recherche, y compris la plus « désintéressée », celle-ci a évidemment un rapport avec la vie de son auteur; mais ce rapport est beaucoup plus intellectuel qu'existentiel. De ma vie, dans ce qu'elle a de plus singulier, ou de plus personnel – des turbulences de ma jeunesse, de la sérénité retrouvée auprès d'une compagne qui est ma femme depuis trente-deux ans – j'ai déjà beaucoup dit dans plusieurs de mes livres, à commencer par le premier, *Le Refus* (1960), puis dans *L'Algérie des illusions* (1972) et dans *Êtes-vous un vrai Français?* (1989). Je n'ai rien à y ajouter, et je pense même qu'à moins d'être un artiste qui transpose et transfigure, dans un roman, les matériaux que son expérience lui fournit, il y a quelque obscénité à exposer publiquement tous les dessous de son existence : s'ils ne sont pas stylisés, ils sont tellement communs qu'ils n'apportent rien à personne. Leur publicité peut en outre porter préjudice à tous ceux qui, sans le vouloir, se trouvent projetés en pleine lumière et agressés dans leur vie privée. La liberté d'un être ne va pas sans secret : dans une société gourmande de « révélations » et de confidences (curiosités ou exhibitions médiatiques, écoutes téléphoniques), le droit au secret me paraît devoir être plus que jamais affirmé et respecté.

Cet ouvrage n'est donc pas une confession, directe ou camouflée, par tiers interposés. Le désir m'en est venu il y a quelques années, après la publication d'une enquête sur la vie sentimentale des Soviétiques à l'époque de la perestroïka : stupéfait par le brusque changement de décor – les murs de Moscou étaient recouverts d'affiches érotiques et pornographiques – je m'étais demandé ce que signifiait cette « révolution sexuelle »; ce fut le début d'une recherche sur *L'Amour chez les soviets* (1991). Elle me donna l'envie de la poursuivre en France. Non pas axée, cette fois, sur les

avatars d'une sexualité sans normes (des journaux russes faisaient l'éloge de la zoophilie et de la nécrophilie), mais sur les problèmes du couple, dont on dit à la fois qu'il est, dans nos sociétés, le dernier « refuge » de l'intimité et que ses jours sont comptés : il serait en crise. Qu'en est-il, exactement?

Pour savoir, et réunir les informations nécessaires, je publiai une annonce dans trois journaux : *Le Nouvel Observateur, Libération, La Quinzaine littéraire.* Plus de cent cinquante personnes répondirent. J'en retins cent quinze, celles dont les témoignages me parurent les plus significatifs, ou les plus intéressants. Critères subjectifs? Sans doute. Mais la subjectivité n'est pas pour autant la fausseté, et si cette enquête n'a pas la rigueur, souvent trompeuse, d'une recherche statistique, elle présente en revanche des expériences qu'aucun sondage ne peut saisir. Lequel dira par exemple combien de femmes cachent leur âge à leur compagnon, combien d'hommes dissimulent une partie de leurs revenus, combien d'hommes et de femmes ont, et dans quelles circonstances, pour quelles raisons, des rapports extra-conjugaux? Seule une approche par échantillon et par entretiens approfondis peut laisser entrevoir une réalité qui se dérobe à toute saisie quantitative.

Beaucoup répondirent donc à l'annonce. Il est vrai qu'elle était rédigée de façon telle qu'elle pouvait inspirer confiance et inciter à la confidence : « Écrivain cherche témoignages sur la fidélité (ou l'infidélité) et les difficultés de communication dans le couple. Anonymat garanti *. »

Certains réagirent peut-être à un souvenir d'écolier ou à une envie de téléspectateur qui, réduits à fréquenter des morts ou des images, ont tout à coup la possibilité de rencontrer un écrivain. « *Journaliste* ne m'aurait pas attiré, dit l'un, c'est trop banal. D'ailleurs, ce sont

* Et, bien entendu, respecté : toutes les indications, à commencer par les prénoms, qui risquaient de trahir mes interlocuteurs, ont été modifiées et transposées.

tous des menteurs, dit un autre. La preuve... » Mais quand seule la curiosité les incitait à réagir, leur démarche, généralement, avortait dès les premiers échanges : « Ah, vous n'écrivez pas un roman ! », dit une jeune femme, fort déçue de ne pas se retrouver dans « un personnage qui ferait rêver », et « très triste, ajouta-t-elle, de ne pas vivre elle-même, peut-être, une belle histoire ».

Si l'on excepte quelques interventions farfelues – un correspondant me demanda si l'interview passait à la télé, un autre, combien je paierais ses confidences, un troisième, si je ne louais pas de studios pour de discrètes rencontres –, la plupart répondirent, y compris de province : Marseille, Grenoble, Dijon, Lyon, Lille, Béziers, parce que, comme dit l'un d'eux, « on crève tous de se taire ».

Parfois méfiants au début – « Qu'avez-vous écrit? C'est pour quel éditeur? » –, parfois pressés de se confier – « C'est bien vous qui?... Alors voilà : cela fait cinq mois que mon mari... », dit une femme, qui se lança dans un réquisitoire que j'eus le plus grand mal à interrompre –, presque tous se plaignirent de troubles de la communication conjugale.

Les uns ne parlaient plus depuis longtemps à leur conjoint, d'autres souffraient de ses mensonges ou ne supportaient pas ses vérités assassines, d'autres encore s'efforçaient de ne rien savoir, tout en se demandant *si*, beaucoup se plaignaient d'être englués dans leurs propres mensonges, à moins qu'ils ne soient fiers de les raconter, ou encore, brusquement soulagés de s'en décharger auprès d'un inconnu. Telle cette femme qui, « sans aucun remords », trompait joyeusement son mari depuis quinze ans et se demanda, tout à coup, pourquoi elle éprouvait le besoin de se confier...

Constamment sollicité, mais en vain, de jouer tous les rôles : confesseur, confident, conseiller conjugal, psychologue... j'ai écouté, des semaines durant, les histoires les plus diverses, banales ou extravagantes

– Jean-Marc, qui a deux amies, donne rendez-vous à Juliette et, au lieu-dit, rencontre Sabine... –, des histoires souvent tristes, parfois cocasses, jamais simples. De Racine à Feydeau, en passant par Molière, Beaumarchais, Marivaux ou Musset, j'ai vu défiler tous les genres – excepté le cornélien...

Se prenant au jeu – de la vérité? du mensonge? – quelques interlocuteurs ont insisté pour que j'entende, séparément, leur partenaire. Si j'avais encore douté que nous confondons constamment l'image d'un être et sa réalité, et que nous prenons la première pour la seconde, ces récits m'en auraient convaincu.

De Jean-Michel, qui estime que sa femme l'a « pressé comme un citron » – « Elle me doit tout : sa réussite professionnelle, comme son éveil sexuel » –, ou d'Odette, qui voit dans son mari un « exploiteur de première » – « Je me suis sacrifiée pour lui, maintenant il me jette » –, qui dit vrai, qui dit faux? Prisonniers de la représentation qu'ils se font l'un de l'autre, et qu'ils prennent pour l'autre, ils ne se voient pas et ne s'émeuvent que de leurs chimères.

Les deux piliers du couple

Parallèlement à ces entretiens, qui se déroulèrent presque tous dans le cadre anonyme et rassurant d'un café, j'ai rencontré à maintes reprises ces deux personnages qui font partie aujourd'hui du système-couple : le psy et l'avocat.

Dès lors que les modalités de l'échange des femmes dans la société, en quoi consista longtemps le mariage, ont cessé d'être déterminées par le groupe (tribu, famille, État), que l'institution même du mariage tombe en désuétude – en vingt ans, le nombre de mariages a baissé de 30 % –, que les hommes et les femmes « circulent » librement et s'associent ou se séparent comme bon leur semble, il est presque inévitable qu'à un moment ou à un autre, ils perdent pied.

Par quel miracle le couple serait-il le refuge qu'on prétend? Que des jeunes, aussi riches d'illusions que pauvres d'expérience, des célibataires fatigués ou vieillissants, des veuves névrotiquement inconsolables, des divorcé(e)s amnésiques – 46 %, semble-t-il, puisque 64 % ne se remarient pas [1]... – le perçoivent comme un havre de paix, peut-être : perdu dans le désert, desséché et assoiffé, ne voit-on pas au loin des fontaines jaillissantes? Mais ceux qui vivent en couple savent que ce refuge protège de moins en moins – en France, un divorce pour trois mariages, à Paris, deux fois plus – et qu'il ressemble moins à une forteresse qu'à un frêle esquif ballotté sur un océan déchaîné.

Aux permanences d'autrefois, où hommes et femmes s'inscrivaient dans la durée – « Un moteur increvable », annonçait une réclame de Citroën dans les années trente –, ont succédé bourrasques et tourbillons : un produit chasse l'autre, et tout comme une mode disqualifie celle qui la précède, un être à peine apparu sur le marché sentimental, vite acquis, vite consommé, tend lui aussi à se déprécier.

« Les couples de jeunes? Mais ça n'existe pas! Ou si peu..., s'exclame Marina (dix-neuf ans). Ça se forme le soir et se défait le matin. Quelques-uns durent deux ou trois semaines, parfois un mois... Les garçons ont peur de s'engager dans une relation vraie et de perdre leur liberté; dès qu'ils sentent qu'une fille s'accroche, ils s'éclipsent. Ou bien c'est la fille qui s'en va, écœurée par sa prudence ou son mutisme. On a quand même besoin qu'on nous dise *je t'aime!* »

Soumis à la loi du système social global – qui modèle les rapports entre les individus selon les règles propres aux objets : fonctionnalité, obsolescence, renouvellement constant, échange standard... – hommes et femmes « usent » vite leur partenaire, hésitent malgré tout à le « solder », tout en cherchant à se renouveler – s'épanouir, disent-ils –, en changent ou le doublent, jusqu'au moment où, pris au piège de fantasmes tou-

jours recommencés et jamais satisfaits, ils se précipitent chez un psy.

Autrefois, ils se seraient ouverts à un confident. Mais où en trouver un, dans une société éclatée, où personne n'entend ni n'écoute, où des millions d'individus se croisent, se frôlent, s'évitent prestement et ne se rencontrent jamais?

Ou bien ils se seraient confiés à un prêtre; mais la foi vacille, elle aussi, et les prêtres, pas plus que les autres, ne savent très bien à quel saint se vouer : « Aujourd'hui, dans l'Église, on trouve de tout, dit le père Bernard Feillet. C'est comme à la Samaritaine. » On trouve, entre autres, beaucoup de jeunes prêtres « psycho-rigides », très normatifs, en complète rupture avec leur génération, qui débitent le discours habituel et, faute de mieux, suggèrent à leurs ouailles perdues de prier. « Mais quand il y a crise, Dieu n'est pas d'un grand secours... »

Reste donc le psy, personnage à part entière du scénario conjugal, qu'il prenne la figure classique de l'analyste – qui effraie toujours un peu –, celle, plus rassurante, du psychothérapeute – le fauteuil impressionne moins que le divan et coûte moins cher –, celle, plus sécurisante encore, parce que moins médicalisée et plus proche du tout-venant, du conseiller ou plutôt, de la conseillère conjugale.

Je pensais, au début de cette enquête, n'en rencontrer que quelques-uns. Pour mieux comprendre les conduites les plus retorses ou les mécanismes inconscients les plus complexes. Mais quand je constatai que presque toutes les personnes que j'interviewais allaient chez le psy comme on va chez le coiffeur, et qu'au lieu d'essayer de se prendre en main, elles se hâtaient de déposer leurs « problèmes » sur le divan ou le fauteuil, je pensai que je trouverais là ample matière à réflexion et emboîtai le pas à mes interlocuteurs.

Je ne le regrette pas : analystes, psychologues, psychiatres, conseillères conjugales..., tous ceux que j'ai

sollicités m'ont ouvert leur porte et leurs dossiers. Non sans déplorer, parfois, que leurs patients leur demandent tout et n'importe quoi :

« Une jeune femme de vingt-cinq ans s'est plainte de n'avoir que trois orgasmes par rapport : elle avait lu dans un magazine qu'on pouvait en avoir quatre ou cinq... Amoureux d'une minette de dix-huit ans, un homme de cinquante-cinq ans m'a demandé de le déculpabiliser : il souhaitait quitter sa femme sans remords », raconte une analyste, qui poursuit : « La plupart des couples sont très fragiles : quand on n'a d'autre projet que de jouir ou de faire des enfants, c'est vite fait, et après, ça fait floc ! »

A l'écoute d'une souffrance, eux aussi, mais en fin de parcours, quand un couple à bout de souffle s'apprête à se séparer : les avocats.

Frappés par « l'échec de la parole conjugale », et s'efforçant de « jeter une passerelle au-dessus de l'abîme », de « rétablir un courant de paroles portant sens, là où il n'y avait que coups et injures » (Me Charrière-Bournazel), ils ont attiré mon attention sur ces mensonges, quelquefois énormes, qu'en se quittant des conjoints sont amenés à révéler ou à découvrir : existence d'un enfant né d'un précédent mariage, pension, jamais avouée, versée à une ex-épouse, revenus jusque-là dissimulés. « Le mari d'une cliente, qui avait effectivement un petit salaire, se faisait presque entretenir par son épouse ; il lui avait caché un héritage important qu'il avait reçu peu de temps avant son mariage, et qui, bien placé, lui rapportait de substantiels revenus... »

Y a-t-il des couples « normaux » ?

A écouter, des mois durant, des hommes et des femmes raconter par le menu de quelle façon, par quelles ruses ou quels mensonges, ils finissent par

compromettre leur couple ou, au contraire, par le sauver, à suivre les psy dans leur exploration des profondeurs, le risque existait de s'égarer dans le labyrinthe des histoires individuelles, tant chaque cas est en lui-même inépuisable; l'autre danger était de verser dans une théorisation qui, si elle rend compte de l'expérience vécue, peut aussi la masquer par le niveau d'abstraction où elle se situe ou la rendre incompréhensible aux non-spécialistes.

Prenant donc du champ à l'égard de tous les cas particuliers qu'il m'a été donné d'observer, comme des interprétations, parfois plus ingénieuses que convaincantes, que j'ai pu entendre – si les femmes rompent plus facilement que les hommes, est-ce vraiment parce qu'elles ont l'habitude, chaque mois, de perdre un peu de leur substance? –, j'ai tenu, à la fin de cette enquête, à rencontrer des philosophes, des écrivains, des journalistes, que leur expérience propre ou leur cheminement intellectuel ont rendu particulièrement sensibles aux situations et aux problèmes que cet essai aborde.

Si différentes soient leurs approches, si contrastés, parfois, les regards qu'ils portent sur les rapports des hommes et des femmes – coexistence (relativement) pacifique, comme le croit Tzvetan Todorov, incompatibilité, comme l'affirme André Comte-Sponville –, ils ont beaucoup contribué, par leur diversité même, à l'approfondissement de ma réflexion.

Restent, enfin, tous ceux qui sont la matière même de cet ouvrage. A commencer par Jeanne, qui eut la gentillesse de recopier à mon intention des pages de son journal intime, et dont l'histoire, à la fois belle et malheureuse – belle, parce que malheureuse? –, m'incita à regarder autour de moi comment les autres « gèrent » leurs affaires sentimentales.

Bien ou mal, à eux seuls d'en juger. Pas plus en amour qu'ailleurs, excepté pour les fanatiques de tous bords et les intégristes de tout poil, il n'existe de normes absolues ni d'impératifs catégoriques : vivre dans la

monogamie la plus stricte, pratiquer une « polygamie » joyeuse, avoir un amant ou une maîtresse n'est en soi ni bien ni mal, et pas davantage « normal » ou « pathologique », comme l'on dit trop souvent pour donner à ses goûts et dégoûts un air de scientificité...

Bien, mal, normal, anormal : catégories désuètes pour la plupart de mes interlocuteurs qui, même s'ils se les appliquent sans se l'avouer, se gardent de juger l'expérience des autres et, encore plus, de la condamner. Cette tolérance est la première leçon de cette enquête. La deuxième est l'extraordinaire diversité des situations conjugales et, plus largement, des relations amoureuses : si, de l'extérieur, la plupart des couples semblent vivre de façon très banale et reproduire les schémas classiques, ils laissent entrevoir, dès qu'ils soulèvent un peu le voile de leur vie privée, les cas de figure les plus variés.

Mais aussi, et c'est la troisième leçon, quels que soient les progrès accomplis, émancipation féminine, libéralisation des mœurs, recul du dogmatisme éthico-religieux, le poids de la morale traditionnelle se fait encore sentir : si elle n'empêche plus de vivre, elle brime encore; et le mensonge, pour beaucoup, reste un mensonge : une conduite blâmable.

Mais pour peu que l'on réussisse à se libérer d'un dogmatisme oppressif, à neutraliser ou à banaliser le mensonge, et à le considérer comme l'un des moyens de se protéger et de respecter l'autre, on peut parfaitement vivre en bonne intelligence avec son partenaire. C'est la quatrième leçon de cette enquête, probablement la plus importante, comme la plus optimiste. Contrairement à ce que suggèrent les images d'Épinal, un couple heureux n'est pas nécessairement – loin de là ! – un couple qui vit en vase clos, se dit tout et pratique la transparence à tout prix. Si le mensonge, quelle que soit sa forme, n'est évidemment pas, à lui seul, la condition du bonheur conjugal, il en est souvent l'un des instruments : il écarte les causes probables de conflit, il

déblaie le terrain, en quelque sorte, et permet au couple de sauvegarder ce qui l'unit. Loin d'être contradictoires, mensonge et bonne entente se complètent très souvent; à l'inverse, vérité à tout prix et guerre ouverte vont, non moins souvent, de pair. Seule la « discrétion » – façon « polie » et « moralement » acceptable de nommer le mensonge – garantit à long terme l'équilibre des conjoints : Barbara et David, Jean-Luc et Flora, Maud et Frédéric, qui vivent ensemble depuis des décennies et s'aiment « très fort », comme ils disent, sont loin d'être des couples transparents. Ils n'en sont pas moins des couples heureux, si l'on admet qu'il n'y a pas une définition standard du bonheur.

Don Juanes ludiques ou perverses, polygames déclarés ou clandestins, maris cyniques, confiants ou déchirés, épouses frustrées ou complaisantes, parfois roublardes et de moins en moins exclusives, maîtresses aigries ou comblées, bisexuels tourmentés ou provocateurs, artistes de la double vie ou bricoleurs du cinq à sept, que tous, qui l'espace d'une interview ont enlevé leur masque, trouvent ici l'expression de ma sympathie et de ma reconnaissance. Sans les quelques vérités qu'ils m'ont dites sur leurs mensonges, ce livre n'aurait pas existé.